

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 82 (1979)

Artikel: La veuve noire
Autor: Schneider-Nobs, Elsy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555269>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La veuve noire

par Elsy Schneider-Nobs

Peur.

C'est la première impression. Puis on rit. On se dit : « Idiote ! Te laisser impressionner par un lac... et encore, un lac artificiel ! » Le rire craque et s'éteint comme une allumette qui refuse de brûler. La gaieté même n'arriverait pas à plisser le lisse visage du lac. Ce lac ne sait pas rire.

J'ai envie de me chausser de silence. Une envie folle me prend de secouer, de racler les semelles de mes souliers, parce que la poussière d'une multitude d'âmes mortes semble s'attacher à mes pas.

Peur.

Pourtant le soleil brille ! Mais des nuées, poussées par la brise de la montagne, chevauchent d'énormes parois rocheuses et courent sus à ce navire spatial tout d'or chargé. C'est étrange, on dirait qu'un orphelin quête un peu d'amour à travers l'univers. Il balance une lanterne à bout de bras et se réjouit de découvrir un coin de tendresse bleu ciel. A-t-il le temps de se réjouir vraiment ? Déjà un nuage lui barre la route. Ce qui fait que la lumière tombe sur le lac par instant et se voile l'instant d'après. Le lac n'en a cure. Il n'est pas opale noire dans laquelle flamboie un arc-en-ciel concassé, il est opacifié par un noir de fumée.

Peur.

Il est long, étroit, serpentin. Et son commencement s'abreuve, à même les nuages, de filets blancs, de cascades, de

chutes vertigineuses qu'une main malhabile semble avoir gri-bouillés, à la craie, sur des stèles de granit démesurées. Et justement, seul le ruissellement de ces eaux se permet d'égratigner son silence. En aval, serré à la gorge par une digue, le lac reste prisonnier de la montagne. Une tombée d'eau s'écoule, à la base du barrage qui le retient, et sert d'exutoire à son désir d'évasion. L'une de ses rives : hallucinant étagement de pierre à structure verticale, laisse une nichée de mélèzes, quelques pins, des arolles s'épuiser à vouloir grimper jusqu'à la zone d'accumulation d'un gigantesque éboulis. Prise entre l'eau et une sombre toison de conifères, l'autre rive fleurit. Sans joie. Et tellement à ras de terre, qu'on croit y marcher sur une bande de toile imprimée. Pas le plus mince roseau pour transcrire, sur le lac, le « flûtis » des quatre vents ! L'oiseau même, le survolant, craint d'y noyer son ombre.

Peur.

Comment oublier ce lac ? Je le sens incrusté dans ma mémoire comme une tique. Et comme une tique, il va être après moi jusqu'à ce que...

Puis-je échapper à cet envoûteur ?

* * *

Hans ouvrit la fenêtre et se surprit à respirer le matin comme s'il respirait la peau d'une fille. Peau fraîche, peau séraphique, semblable à celle de l'aurore qui semait, la route du soleil, de pétales d'églantines. Hans sourit :

— Pas le moment de tripatouiller l'impossible !

Sa pensée, un instant feu follet, revint à Emma encore endormie :

« Rien à redire, c'est une bonne femme. Intelligente, capable. Elle est partout à la fois et abat l'ouvrage de deux hommes. Seulement voilà, on peut faire l'amour à Emma, Emma fait de beaux enfants, mais... on ne peut emporter Emma dans le rêve. Elle est trop terre à terre, incapable de forcer les portes des tenta-

tions imaginaires, des éblouissements romanesques. La clef des songes ? Elle réussirait à en échanger l'or contre une pièce de bétail ! Une vache de plus à l'écurie, dites donc, ça se voit, ça se palpe, ça se multiplie, ça rapporte ! Et chez nous, malgré l'exploitation de ce petit hôtel de montagne, l'aisance se compte en dénombrant le troupeau. »

Hans haussa les épaules et s'accouda à la fenêtre. A présent, la pointe du jour couronnait les sommets de boutons d'or, mais le lac, gisait encore sans vie, nappé de nuit comme de fuel. Les vibrations de mille cris d'oiseaux tissaient dans l'air une soie impalpable. Le matin découpait cette soie en une infinité de petites plumes et l'horizon s'en duvetait. Devant la maison, la fontaine filait un jet de lumière et dilapidait, à longueur de journée, les étoiles de la nuit. Hans fut tenté de plonger tout nu dans ce bouillonnement stellaire.

— Comme dans le temps, sourit-il, lorsque j'étais enfant.

Il quitta la fenêtre, retira son pyjama, enfila caleçon et pantalon, passa dans la salle de bain — installation moderne due aux économies et au sens pratique d'Emma — puis, raflant : linge, gant de toilette, savon, il sortit, furtif, de la maison. Dehors, une envie de siffler lui glissa d'entre les lèvres et se mêla, fil d'argent, au chant de la fontaine. Puis, d'un seul coup, il plaça la tête sous le robinet et, des deux mains, puisant dans le bassin, il s'aspergea d'étoiles. Le jour cisela la tête, les bras et le torse mouillés de Hans et les frotta de clarté jusqu'à ce qu'ils prissent la patine d'un bronze antique. Savonné, rincé, séché, Hans jeta son linge de toilette sur l'épaule et allait s'éloigner lorsqu'il remarqua des empreintes sur le sol.

— Tiens...

Hans se pencha en avant, examina les foulées et secoua la tête, incrédule.

— Voyons, un vieux chasseur comme moi peut-il se tromper ?

Autour de la fontaine, les pieds d'un cerf étaient nettement imprimés dans la terre boueuse. Hans s'accroupit, scruta, toucha, mesura les traces.

— Une biche, murmura-t-il, une jeune biche...

Il se releva.

— Du calme, se tança-t-il, sentant son imagination jongler avec les promesses d'une chasse royale comme un prestidigitateur avec un vol de colombes ensorcelées. Du calme, et raisonnons ! Une biche s'approche de ma maison. Une biche s'abreuve à ma fontaine. Une biche — il suivit sans peine les empreintes de la bête — s'attarde autour de mon chenil... Et les chiens n'ont pas aboyé ? explosa-t-il.

D'un bond, il fut près de la grille qui entourait leur cour : les chiens s'y trouvaient bel et bien ! Alors ?

— Mes chiens sont intelligents, continua Hans. Leur nez est puissant et fin. Ils fouilleront le terrain d'eux-mêmes. On va voir !

Il ouvrit le portail du chenil.

Pareils à des enfants insoucients, les chiens lâchés se mirent à courir, à sauter, à aboyer. Et leur seul coup de nez fut pour le soleil, comme si le soleil était habité par quelque fabuleuse licorne.

— Hans !

Emma se tenait, réprobative, sur le seuil de l'auberge.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu vas réveiller nos hôtes !

De la voix, Hans cloua les chiens sur place et, d'un geste, il leur ordonna de regagner le chenil.

Emma ouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose... puis elle la referma, sachant d'avance qu'avec ses mots à elle, des mots de tous les jours, elle n'arriverait jamais à entrouvrir le monde secret de Hans. Quelques secondes, pailletée de clarté, elle resta sur le pas de la porte, noire de cheveux, rouge de joues, sa robe vert foncé protégée par un tablier blanc à bavette brodée d'ajours.

— Madame Arnold !

Un hôte, sans doute, l'appelait de l'intérieur.

Hans vit l'ombre du corridor happer l'imposante silhouette de sa femme, alors que dans sa main de maîtresse des lieux cliquetait un énorme trousseau de clés. Il respira... Comment aurait-il pu faire accroire à Emma qu'il s'était lavé avec des étoiles, qu'une biche s'était désaltérée à sa fontaine, que les chiens avaient perdu leur coup de nez ? Trop, c'est trop ! Même lui... Mais les traces étaient là, sacrebleu ! Elles tenaient le domaine en chaîne, semblait-il, prisonnier d'un charme. Puis elles suivaient le chemin jusqu'à la route et se décelaient au-delà, ici, voyez ! sur une pente douce qui, en deux enjambées, rejoignait le lac. Là, plus rien. A croire que la bête avait dû battre l'eau en toute hâte.

A cause du soleil qui sortait, enfin, ravivé, de son bain de minuit, Hans mit une main en visière au-dessus de ses yeux et scruta le lac : les montagnes y basculaient, cul par-dessus tête, sans troubler le moins du monde sa sombre méditation.

* * *

On ne savait quelle varlope invisible rabotait la rotondité de la lune, mais les montagnes, noires, étaient blanches, là où les copeaux lunaires tombaient, c'est-à-dire, juste là, dans les creux, les crevasses et les trous étincelants de neige. Oh, il lui manquait à peine la valeur d'un zeste de citron, à la lune ! Cela suffisait cependant pour qu'on la traitât de menteuse. Qu'importe, menteuse ou non, elle lançait des poignées de diamants bruts dans les éboulis, enveloppait la chevelure des arbres dans une résille d'argent, jouait les funambules sur la digue du barrage et se jetait à l'eau pour se retrouver, au fond du lac, en face d'une sœur jumelle qui, elle, ne mentait pas. Froidement métallique, elle se tortillait sur un bout de route poussiéreuse, s'étoilait de bluettes dans l'herbe mouillée, blessait l'œil d'un hibou, locataire d'un plane et se laissait capturer par la fontaine qui chantait comme une sirène.

Enfin, tel un spot, elle révéla une forme blanche — biche, oh ma biche ! — qui buvait du lait de lune, tant la fontaine, devant la maison, contenait de clarté.

A la fenêtre, les yeux écarquillés, Hans ne bougeait pas. Un frisson lui ceignit les reins et il sentit, nettement, comme un linceul, fait de chair de poule, se plaquer contre son dos, le serrer aux épaules et lui glisser le long des bras.

— Gibier blanc... murmura-t-il.

Impossible d'en douter, à cause de la lune qui gagnait de lumière chaque poil de la bête et lui conférait, ainsi, une blancheur d'hermine.

Gibier blanc. Intouchable. Malheur à qui oserait y toucher ! Bête sacrée. Une biche... Belle, si belle !

La biche avait cessé de boire. Elle redressa la tête : les oreilles en alerte, les naseaux humant la nuit, puis elle fit demi-tour, gracieuse sur ses pattes fines, flaira Hans, prit peur, s'enfuit et disparut à l'angle de la maison.

— Non... non... faillit crier Hans, mais il se mordit les lèvres et resta muet.

Son esprit, lancé comme une boule d'ivoire sur le jeu de roulette, semblait ne plus jamais devoir s'arrêter. Il oscillait entre la case du rêve et celle de la réalité.

Hans regagna son lit. Par malheur, il heurta une chaise et la renversa. Il jura :

— Saloperie !

— Hans...

Emma émergea de ses coussins.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien.

— Comment, rien...

Elle alluma la lampe de chevet.

— Je regardais la lune, grogna Hans.

Il se laissa tomber sur sa couche et ferma les yeux comme s'il voulait couper tout contact avec le monde extérieur.

Emma secoua la tête, renonça à poser d'autres questions — à quoi bon ? — et, vaguement inquiète, elle examina le visage de son mari : comme il lui paraissait étranger, figé dans une expression qu'elle ne lui connaissait pas ! D'un seul coup, Emma se sentit sans passé, sans avenir, froissant entre ses doigts, le seul moment présent. Et ce moment présent, elle ne savait qu'en faire parce que l'homme étendu là ne ressemblait plus à Hans.

« On a râtelé ce visage, s'effraya Emma. On a ramené ses traits, ses rides, toute sa peau vers le bas. Il exprime l'angoisse, le dépit, une sorte de fringale inassouvie. »

Mal à l'aise, elle se croyait en train de regarder par le trou d'une serrure et de surprendre, de l'autre côté d'une porte bien verrouillée, un visage mis à nu, ravagé par une passion secrète, une soif d'absolu qui la déconcertaient. Elle recula un peu, mit ses mains derrière le dos de crainte de relever le drap sur cette tête de vieux beagle guetté par... Emma ne savait pas très bien par qui ou par quoi. Par la mort, peut-être ? Elle s'en voulut de cette pensée lugubre qui ne lui ressemblait guère, haussa les épaules, rejeta ses couvertures, se leva et éteignit la lampe de chevet. La pièce bascula dans le noir, mais déjà la lune redessinait le contour des choses à l'aide d'une craie bleue, d'un bleu si léger qu'il en paraissait blanc. Sans bruit, Emma s'approcha de la fenêtre. Face à la nuit, elle chercha un indice, une explication peut-être, lui permettant de comprendre pourquoi, après tant d'années de mariage, une sorte d'épaisseur subsistait entre Hans et elle, comme si on avait glissé, entre eux, plusieurs couches de fibre de verre, de panneaux perforés, comme si on avait insonorisé leur cœur à cœur... Mais la nuit, buveuse d'encre, ne révéla aucun secret. Emma se recoucha. Dans quelques heures, la maison s'éveillerait et comme chaque jour, ses hôtes mangeraient jusqu'à la dernière miette de sa vie privée. Elle soupira. Longtemps, elle resta immobile, couchée sur le dos, espérant s'assoupir. Mais ses idées s'affolaient sous son front comme ces bouts de papiers de diverses couleurs qui nichent dans un kaléidoscope et que l'on secoue pour créer une image nouvelle. Ainsi, image

après image, Emma avait l'impression de découper sa vie en bande dessinée.

L'auberge, d'abord.

Un toit sans avant-toit, coupé à ras des murs lambrissés de bois, comme si on avait craint d'offrir une prise au vent. Des fenêtres minuscules, flanquées de vantaux pleins, bardés de fer. Là aussi, on se défendait contre le froid et les tempêtes, mais en même temps, on se punissait. On se punissait parce que le soleil n'entrait chez soi qu'en courbant l'échine. L'écurie, longue bâtisse dans le même style, s'incrustait dans la façade est. Bouleaux, mélèzes, sapins, bruissaient alentour et c'était comme si arbres et bâtiments s'enrubannaient de taffetas. Derrière le domaine — et alors là, on restait pantois ! — passait une allée royale, plantée d'érables séculaires. Elle commençait au bord du lac, côtoyait les écuries, l'auberge, les dépassait. A la suivre, largement creusée entre sa double rangée d'arbres, tout herbeuse et moussue, on s'attendait à voir surgir, d'un conte de fées, quelque château endormi... Quelle désillusion ! L'allée finissait sans raison comme elle avait commencé. Elle s'arrêtait pile, face à un terrain rocailleux, épineux, ingrat. Sorte de « bad-lands » à jamais désolé. Une allée perdue... A moins... A moins qu'elle ne débouchât sur le royaume des ombres !

« C'est curieux, constata Emma, une journée est remplie à plein bord d'une quantité incroyable d'événements. Seulement, quand on veut se remémorer sa vie, on se demande de quoi elle est faite ! »

L'école, bien sûr, le pensionnat, le retour à la maison.

« Notre demoiselle ! » qu'ils jubilaient, ses parents.

Ils n'eurent pas de quoi pavoiser longtemps, « Notre demoiselle » n'épousa « que Hans ». Un berger. Un chasseur de chamois. Plutôt braconnier que chasseur ! Hans, au sourire éclatant. Hans, avec au fond du ciel, qu'étaient ses yeux, des giclures de torrent et des pics neigeux. Dans ses cheveux, dans sa barbe, sur sa peau, folâtraient d'âcres senteurs d'alpage, de résine, de

rhododendrons. Mais, aussi, une odeur de brumes insaisissables, d'orages déchaînés, de fruits sauvages et de plumes d'aigle.

Emma se coucha sur le côté. Elle se découvrit. Elle avait si chaud !

Son lot à elle ?

Hans, quatre enfants, l'auberge héritée de ses parents. Et les jours, maillon après maillon, l'enchaînaient à cette existence qui n'en finissait pas de ressusciter, à l'aube, les fatigues, les soucis, le fardeau de la veille. Quel goût laisserait-elle, cette vie, sur les lèvres d'Emma ? Elle n'avait pas le temps d'y penser.

« Bon mari, bon père. » Chronique nécrologique, pensa Emma. Oh, et puis zut ! s'énerva-t-elle, pourquoi me tourmenter parce que Hans se lève la nuit pour se promener dans l'empire de la lune ? Serait-il somnambule, tout à coup ? Rêveur, bien sûr... avec cette obstination à vouloir se dépasser soi-même, de courir toujours plus loin, d'aller au-delà... Au-delà de ce qui est, de ce que l'on voit, de ce qui vous procure un plaisir immédiat et palpable. On dirait qu'il cherche à atteindre l'impossible, qu'il a envie d'ouvrir d'autres portes. Les portes de l'invisible, de l'inatteignable. Une fois, il lui avait précisé avant le mariage :

— Ton auberge ? Elle ne m'intéresse pas. Ton argent t'appartient. En revanche, l'élevage du bétail, ça me connaît. Tu peux compter sur moi.

— Et la chasse, le braconnage ? avait-elle demandé.

Il avait hésité avant de répondre :

— C'est mon évasion à moi, ma liberté, ma poésie...

Sur le moment, Emma n'avait pas très bien compris. Mais en cet instant, elle revoyait le sourire de Hans : un sourire mystérieux. Beau. Beau comme... Elle se souvenait avoir renoncé à toute comparaison, pressentant pour la première fois, en elle, un gouffre : la solitude. Mon Dieu, la solitude ! quand on est deux et que l'on s'aime !

Ses enfants ?

Sa mémoire persista à les lui montrer en gros plan : Max, Elisabeth, Aline. Mariés, tous les trois. Et le cadet, le seul, désireux de succéder à ses parents, apprenait cuisinier dans un hôtel du chef-lieu. Un instant, encore, Emma évoqua Luc avec fierté. Derrière son visage qui ressemblait, trait pour trait, à Hans, s'affirmait son caractère à elle : autoritaire, résolu, fonçant tout droit dans la vie, sans perdre de temps à rêvasser. Travailler dur ? D'accord ! Mais aussi : amasser. Et pas seulement les poèmes inutiles que le vent éparpille dans la montagne ! Un vague regret ? Peut-être... Celui de n'avoir pu consacrer plus de temps à ses enfants. Le temps, pour les enfants, ce n'est pas de l'argent... mais de l'amour.

«Tais-toi, mange ta soupe, va te laver, laisse-moi tranquille, débrouille-toi, viens m'aider, fais ceci, fais cela, j'ai pas l'temps de t'écouter, de souffler sur tes bobos, de venir t'embrasser dans ton lit ! J'ai pas l'temps ! J'ai pas l'temps !»

Les enfants sont adultes, à présent. Ils ont quitté la maison. Ne se souviendraient-ils, plus tard, que de son ton de commandement, de son éternel : «J'ai pas l'temps !» ? Ne comprendraient-ils jamais que l'auberge était sa réussite, sa fierté et que tout ce qu'elle en tirait, à force de travail et d'économie, leur reviendrait un jour ? Sa réussite... Un doute griffa Emma. N'est-ce pas Hans qui avait raison ? Ses richesses, à lui, il les comptait d'une tout autre manière : or rose du levant et du couchant, or jaune des mélèzes en automne, or gris des chardons, perles irisées d'un torrent écumant et surtout, surtout, Hans avait su prendre le temps de faire briller les yeux de ses enfants comme des bijoux. De joie. Heureux, heureux qu'ils étaient les petits, en partageant toutes sortes de travaux, de découvertes, de rires et de secrets avec leur père !

Avait-elle passé à côté des vrais trésors de la vie, elle ?

Cette fois, Emma tomba dans le gouffre deviné autrefois : mon Dieu, la solitude ! quand, à deux, on s'est multiplié par trois...

* * *

Quand Hans la revit, elle broutait.

L'aube n'avait pas fini d'égrener son chapelet d'heures grises qu'elle broutait déjà, entre lac et forêt, sur une bande de terre herbue, festonnée, côté eau, par un chemin mal tracé. Sa blancheur brillait sur une futaie de sapins comme une tache de neige fraîche. Avait-elle senti la présence de Hans ? Brusquement immobile, prête à bondir, elle releva la tête avec une grâce d'enfante et Hans eût tout donné pour suivre, d'un doigt caressant, la mutine rondeur de son mufle, la conque parfaite des oreilles, la courbe de sa noble encolure et la fine musculature des cuisses. Mais le temps qu'il poussât un soupir de regret, la biche avait fui sous le couvert des arbres.

Hans se pressa les poings sur les tempes. Devenait-il fou ? Il la voulait cette biche ! Il la voulait ! Que lui importait la vieille malédiction attachée au gibier blanc ! Cette bête le hantait. Elle marquait son image, au fer chaud, au fond de lui. Qu'il ouvrît ou fermât les yeux, elle était là, chimérique, sous la lune, buvant les notes d'argent, les trilles de cristal lancés par la fontaine. Belle, oh combien !

Hans lâcha les chiens.

Commença une chasse éperdue, sans trêve ni repos. Au pas de charge, eût-on dit. Hans se demanda-t-il une seule fois où cela le mènerait ? Comment cela finirait ? Une force irrésistible le poussait dans le dos. Une folle exaltation le tirait par devant comme si, second de cordée, il eût été entraîné par un guide diabolique. Pourtant, toute la montagne lui criait : « Casse-cou ! »

Les sous-bois et les clairières, foisonnant de feuillages extravagants, viraient, sous ses yeux, du vert malachite à l'ambre, du miel au jaune coing. Airelles et rhododendrons multipliaient leurs feux rouges. Il écrasait tout d'un talon rageur.

Une forêt de mélèzes tenta de le retenir de force. Elle joncha le sol de souches biscornues, de troncs abattus et étendit, à l'extrême, son réseau de branches barbelées d'or. Il buvait tous les obstacles.

Un torrent lui coupa l'élan et lui cracha, furieux, sa bave au visage. Il le remonta jusqu'à ce que, dompté, le torrent se fût fait ru. Il le franchit d'un bond.

Un renard glapit. Une marmotte siffla. Il dérangerait un tétras et des chocards, criards, tournoyaient, sans trêve, au-dessus de lui. Un éboulis, tranché d'un formidable coup d'espadon pour laisser passer un sentier, déclencha une avalanche de pierres : sinistre roulement de tambour. Il n'entendait rien.

— Je la veux ! Je l'aurai !

Plus rien d'autre ne comptait. Et comme si la bête était consciente du pouvoir qu'elle exerçait sur l'homme, elle s'arrêtait souvent, se montrait à découvert, à portée de crocs des chiens, à portée de fusil du chasseur. Puis elle fuyait plus loin, semblait danser sur l'air bondissant d'une cascade avant de disparaître dans une ombre complice.

Le dernier avertissement se dressa, devant Hans, au haut d'une crête rocheuse : un arolle. Un tronc raviné, griffé de haut en bas par les serres d'un rapace. Un tronc étroit du pied, forçant, enflant peu à peu pour se terminer en une tête de bouc encornée par deux moignons noirs et pointus. Tête grimaçante, hérissée de branches cassées et d'une barbiche de ramilles. Plus la moindre pelote d'aiguilles sur l'arbre foudroyé ! La sève ne montait plus dans cette caricature.

— Halte !

Sentinelle en faction à l'entrée d'un royaume interdit, l'arolle avait l'air de défendre la frontière entre le réel et l'irréel, le visible et l'invisible, la vie et la mort. Au-delà — Hans grimpa jusqu'à l'arbre —, le regard, happé par un précipice vertigineux, tombait comme une pierre dans le lac. Le lac huileux, visqueux, noire limace, sans la plus petite bulle à sa surface pour le délivrer de son mutisme, sans une voile pour lui prêter une aile.

Hans s'appuya contre le tronc de l'arbre. Il était épuisé, hâlant, et son cœur, fou, cognait jusqu'au bout de ses doigts. Mais où donc avaient passé ses chiens ? D'habitude, ils ne se permettaient pas la moindre incartade ! Il les vit cinq cents mètres plus

bas, en train de musarder... Après avoir retrouvé son souffle, Hans porta un sifflet à sa bouche et leur ordonna de se mettre au down. Le temps de déboucher sa gourde, de boire un coup, d'essuyer la sueur que sa moustache égouttait aux commissures de ses lèvres... et il rebroussait chemin.

— Cornedieu !

Elle venait à sa rencontre. Elle levait, très haut, l'une après l'autre, les pattes de devant et les repliait avant de poser, délicatement, les sabots sur le sol. Elle exécutait une sorte de danse, une parade au ralenti, eût-on dit, ce qui imprimait à son corps un gracieux balancement. Crainte ? Timidité ? Mélancolie ? La tête un peu penchée sur le côté, les oreilles écartées, l'œil humide, la biche exprimait tout cela. Mais elle avançait tout de même, remuait sa courte queue, sa confiance en l'homme l'emportant sur la méfiance que lui inspirait le chasseur. N'était-elle pas la beauté ? La beauté qui arrache l'âme à ses souilles, la dégrasse, la défatigue et l'enchanté jusqu'au ravissement ? Ignorait-elle, l'innocente, que la beauté autant que l'or allume les convoitises, déchaîne les passions, corrompt les hommes jusqu'à ce que s'assouvissent leurs instincts les plus bas ?

— Ne me fais pas de mal ! suppliaient les yeux de la biche.

Le coup de feu ébranla toute la montagne. Vague de malheur, il roula d'écho en écho, jusqu'à ce que mourût son souffle sur une plage déserte de l'horizon.

La biche fit un bond prodigieux, se dressa sur ses pattes de derrière, battit l'air avec celles de devant, tournoya sur elle-même, s'affaissa, glissa sur une courte pente et tomba dans le vide, au-delà de l'arête rocheuse.

* * *

Le car postal stoppa devant l'hôtel. Elle en sortit la première. Il était midi. Le soleil coiffait les montagnes de chapeaux de fées et chassait l'ombre au pied des arbres où elle se terrait dans un reste de fraîcheur.

Elle jeta un regard distrait sur l'auberge, puis elle se tourna vers le lac. On ne pouvait pas savoir ce qu'elle pensait. On ne devinait même pas si l'endroit lui plaisait parce qu'elle restait là, sans bouger. Quelques touristes, sortis du lourd véhicule en même temps qu'elle, se débarrassaient, qui d'un sac à dos, qui d'un chapeau ou d'une canne et s'attablaient sur la terrasse attendant à l'auberge. Bruyants, gesticulants, ils appelaient la servante, grosse fille en chemisette blanche, jupe noire et petit tablier à volant.

Il y avait ces touristes qui ne pensaient qu'à boire et à manger. Il y avait elle ! Et le lac, en face d'elle et encore, tout autour d'elle, les montagnes. Un spectacle qui, contre toute attente, semblait à sa mesure. Elle devait en être consciente parce qu'on a vu, tout à coup, sa tête tourner à droite, à gauche, puis se lever lentement, encore et encore, jusqu'à ce que son regard se mesurât aux cimes les plus hautes. Elle ne recula pas. Au contraire, elle sembla grandir, ajuster sa taille à la démesure des pics et accorder son humeur à leur expression tragique. Comparait-elle la durée d'une vie d'homme à l'éternité du roc ?

— Et vos bagages ? lui cria le chauffeur du car.

Elle sursauta et se tourna vers lui comme à regret :

— Pardon, s'excusa-t-elle. Je viens.

— J'vous porte tout ça jusqu'à l'hôtel ? lui proposa le chauffeur, aimable.

— S'il vous plaît !

Elle le devança.

Hans, appuyé au bâti de la porte d'entrée, la vit s'approcher de la maison. « Ces chevilles fines, ce gracieux balancement des hanches... » lui rappelaient quelque chose. Une sonnette d'alarme se déclencha dans sa tête : ne lui jetait-on pas quelques pièces d'un puzzle ? Il refusa de les assembler, pressentant, obscurément, que l'image reconstituée lui porterait malheur.

Le chauffeur héla Hans :

— J'vous amène du beau monde aujourd'hui, hein patron ?

Il rit, cligna de l'œil.

Hans remarqua que la jeune femme rougissait et n'eut pas envie de rire. Il salua les arrivants, échangea quelques mots avec le chauffeur puis s'adressant à elle :

— Je vais avertir ma femme de votre arrivée...

« Ce long cou, admirablement dégagé des épaules... Ces yeux noirs, très grands, étirés vers les tempes... pensa-t-il, d'autres pièces du puzzle. » Il les rejeta.

Crainte ? Timidité ? Mélancolie ? On ne savait pas. Simple-ment, elle était toujours seule. Cela dérangeait comme un couac. Parce que, d'habitude, la beauté est recherchée, entourée, adulée ! Elle, avec sa beauté du diable, elle intriguait, fascinait, mais n'éveillait pas la moindre sympathie. On la regardait, on la regardait tout le temps, c'est vrai ! comme on regarde une statue de marbre et ça vous faisait froid dans le dos. On lui disait : « Bonjour... » sans avoir envie d'ajouter le classique : « Beau temps, aujourd'hui ! » des hôteliers, qui vous fait croire que le soleil vous est offert gracieusement par la maison.

Elle vous répondait : « Bonjour... » penchait un peu la tête sur le côté et passait.

Au commencement, Hans l'évita. Mais la seule idée de ruser pour l'éviter, excita sa curiosité. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Il consulta sa fiche d'hôtel : elle portait un nom impro-nonçable, se disait sans profession et habitait une ville étrangère au pays. Toujours vêtue de deuil, elle mangeait seule à une petite table ronde de la salle à manger. D'ébène étaient ses cheveux. Séparés par une raie médiane, en deux bandeaux lisses et bril-lants, ils lui caressaient les joues, ébauchaient un mouvement de vague sur ses oreilles et se tordaient, sur sa nuque, en un lourd chignon retenu par un catogan. Dans tout ce noir, visage, cou et mains éclataient d'un blanc mat, à peine retouché, sur la saillie prononcée des pommettes, d'un souffle de rose. Etrange, inquié-tante, elle semblait attendre son heure, guetter une proie. Elle rayonnait pourtant... Pas comme la clarté du jour. Non... non... mais d'une manière obscure, négative, glacée. Et ce rayonne-

ment, dépourvu de toute chaleur humaine, suscitait, autour d'elle, un profond malaise.

L'atmosphère simple et cordiale de l'hôtel avait changé dès son arrivée. Assombrie, épaisse, elle alla jusqu'à s'engluer dans une sourde angoisse. Aussitôt que la jeune femme pénétrait dans la salle à manger ou le petit salon de rotin lui faisant suite, les conversations baissaient d'un ton, languissaient, s'épuisaient. Les hommes lui jetaient des regards furtifs et les femmes, s'énervant peu à peu, s'essayaient, par intermittences, à des rires provocants et aigus. Personne ne recherchait sa compagnie. Personne ne l'invitait à sa table. Promenades, excursions s'organisaient sans elle et mieux valait renoncer, croyait-on, à une partie de cartes, plutôt que de la choisir pour partenaire. Avait-elle conscience de soulever tant d'inimitié ? Difficile de s'en rendre compte. De toute façon, elle avait l'air de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien regretter. La solitude lui suffisait. Mieux, lui seyait, lui collait à la peau comme son éternelle robe noire.

Attirance et répulsion. C'est exactement ce qu'éprouvait Hans à son égard. Et, l'attirance prédominant malgré lui, il inventait mille et un prétextes pour se trouver, sans cesse, sur son chemin. A chacune de leurs rencontres, la jeune femme semblait vouloir s'arrêter, lui dire quelque chose, lui rappeler un souvenir. Elle se ravisait cependant, jugeait que le moment n'était pas encore venu... et passait, non sans envelopper Hans d'un long regard possessif.

Hans aussi eût souhaité lui dire... Quoi, bon sang, quoi ? Il ne savait pas. Ne savait plus. Devant elle, ses idées partaient en fumée. Les mots s'étranglaient, se nouaient dans sa gorge en un nœud inextricable, une grosseur douloureuse. Il avait presque pitié de lui-même, en ces moments-là, comme s'il n'était plus libre d'agir à sa guise, comme s'il n'était plus qu'une marionnette dont elle tirait les ficelles. Parfois même, il avait la nette impression, qu'araignée, veuve noire, elle tissait sa toile... Et qu'il s'y laisserait prendre !

Veuve noire... Une sorte de bulle surgit du fin fond de son subconscient, se fraya un chemin à travers d'épaisses couches de souvenirs et creva en pleine lumière : cette araignée, selon la légende, dévore le mâle après l'accouplement.

* * *

Jamais Hans n'avait vu sourire la jeune femme. Pourtant, elle souriait. Elle souriait et elle dansait sous les arbres de l'allée qui passait, royale, derrière la maison. Elle dansait, et sa robe blanche — que lui arrivait-il ? S'était-elle parée pour de nouvelles épousailles ? — sa robe blanche, toute de volants et de dentelles, tourbillonnait autour d'elle.

Tant de grâce ! Une si éblouissante beauté ! Et toute cette blancheur...

Hans serra les poings, grinça des dents : jamais, jamais, il ne consentirait à terminer le puzzle !

Elle aperçut Hans, suspendit son envol et d'un geste de la main, elle l'invita à venir la rejoindre.

Hans lâcha le sarcloir — il désherba la rocaille — et s'élança vers elle.

Elle éclata de rire et avant qu'il ne la rejoignît, elle ramassa ses jupes et s'enfuit, légère, bondissante, jusqu'au bout de l'allée. Là, elle s'arrêta comme pour regarder de quel côté venait le vent, bifurqua sur sa droite, grimpa jusqu'à la lisière d'un bois et s'y évanouit.

Recommença la chasse éperdue. Mais ni fleur ni pierre ni oiseau ne crièrent plus à Hans : «Casse-cou !» La montagne se taisait.

Elle, elle se cachait et se montrait tour à tour, s'immobilisait, laissait Hans s'approcher d'elle, tout près, tout près... esquissait une pirouette et les flots de dentelles de sa robe se mettaient à bouger, à tourner, à voler autour d'elle comme de grands oiseaux blancs.

Hans tendait les mains... suppliant.

Elle fuyait.

Après un ultime effort, Hans se hissa enfin sur l'arête rocheuse. A bout de forces, il se laissa tomber au pied de l'arolle mort et ferma les yeux, attentif aux seuls battements de son cœur qui percutait ses côtes tel un marteau-pilon.

La chute d'un caillou lui révéla sa présence : elle avançait sur l'arête rocheuse. Cheveux défaits, jupes mousseuses au gré du vent, elle avait l'air de naître de l'écume de la mer. Le vent musiquait en plein ciel et elle, seule à comprendre sa mélodie, venait à Hans en dansant. A deux pas de lui, elle lui tendit les mains :

— Danse avec moi !

Hans se leva comme un homme ivre, chancela, hésita... Un éclair lui traversa la conscience : Emma, les enfants ! Et tout au fond de l'étroite vallée, au bout du lac, il voyait sa maison : boîte d'allumettes, trop petite boîte d'allumettes, dérisoire... sa vie, toute sa vie sur un plateau de la balance. Sur l'autre plateau : l'inconnu, l'au-delà du terre à terre, du quotidien...

Elle !

La dernière pièce du puzzle se mit en place d'elle-même. La malédiction ! la vieille malédiction lui revint à l'esprit : tuer le gibier blanc équivalait à l'exécution, à la mort.

Epouvanté, Hans voulut fuir.

— Danse avec moi !

Et déjà la jeune femme l'entourait de ses bras, lui offrait sa bouche.

Quand leurs lèvres se joignirent, elle lui injecta son venin, lentement, voluptueusement et Hans sut que la Mort se nourrissait de sa substance, dissolvait son âme et rejetait son corps, enveloppe devenue inutile, qui bascula dans le vide et disparut dans le lac.

Elsy Schneider-Nobs